

LIVRES ET CLASSEMENTS (1)

CLASSER des livres, la piètre et pitoyable occupation ! Les livres ont-ils donc été écrits pour être classés ?

Classer, n'est-ce pas écarter, reléguer loin des préoccupations courantes, de l'horizon journalier ? « Classez-moi ce dossier » : il a fini de m'intéresser. « C'est une affaire classée » : on n'en parle plus.

Pourtant, nous assure Gabriel Naudé, le bibliothécaire de Mazarin, qui fut, en France, le premier à ouvrir une salle de lecture au public, « sans l'ordre et disposition, tel amas de livres que ce peut estre, fust-il de 50.000 volumes, ne mériterait pas le nom de bibliothèque, non plus qu'une assemblée de 30.000 hommes le nom d'armée, s'ils n'estoient rangez en divers quartiers, sous la conduite de leurs chefs et capitaines... »

Mais 30.000 hommes sont-ils destinés toujours à former une armée ?

« Parmi les milliers de livres qu'il possède — je cite ici le jeune partenaire d'André Gide dans *l'Envers du Journal* — mon père a rarement pu mettre côte à côte deux ouvrages du même auteur. J'ai dû renoncer au rangement de sa bibliothèque. Il reste un merveilleux fouillis » — c'était bien aussi l'avis de Paul Valéry pour qui les idées de classement peuvent être justes et claires mais ont peu de rapport avec les délices — « il reste un merveilleux fouillis dans lequel on peut passer des heures à butiner, allant de découverte en trouvaille ; mais il faut l'aborder sans l'idée préconçue d'en obtenir tel ou tel livre que l'on sait y être. Je crois que mon père trouve au désordre la même volupté que moi à l'ordre et qu'il tire de bien grandes joies à partir à l'aventure au milieu de ses propres livres ; que, si tout était classé et mis en fiches, il y verrait une sorte de dépossession. »

Certes, on a mieux à soi le labyrinthe dont on est seul à connaître la clef et nul ne peut nier que c'est fort souvent pour la commodité des autres que nous opérons des classements. Mais c'est bien aussi pour nous éviter à nous-mêmes d'être vite débordés. Le classement n'est qu'un pis-aller, imposé à l'homme par son infirmité d'homme. Tout classement repose sur une abstraction, c'est-à-dire une mutilation : tout classement est artificiel. Dieu ne classe pas. L'esprit humain n'a pas l'ampleur pour embrasser d'un coup et dans le détail un vaste ensemble. Notre mémoire n'a l'étendue ni la sûreté qui nous dispensent d'adjuvants. Dans son guide, intelligent, du travail intellectuel, Jean Guittou, soutient qu'« une bonne mémoire vaut mieux qu'une classification ». Et, nous rapporte Cim, un bibliophile ancien notait déjà « qu'un livre doit être placé de manière à n'être jamais cherché mais tout simplement pris ».

*
**

(1) Causerie radiodiffusée le 27 mars 1954 et destinée aux non-spécialistes.

Au cours d'une carrière déjà longue, tout entière consacrée aux livres, j'en ai amassé quelques-uns. Il m'est arrivé aussi d'en acheter en double, déficience de la mémoire. Je compris mieux, aux sacrifices pécuniaires, la nécessité de les ranger. Je pensai d'abord les disposer par couleurs, l'éventail du prisme si l'on veut. Je n'étais pas le premier à avoir cette idée. Au xvi^e siècle déjà, un bibliographe, Florian Tréfler, avait imaginé de coter les volumes à l'aide de trois initiales, l'une pour désigner le format, petit, moyen ou grand, la seconde pour la couleur de la reliure, la troisième enfin d'après le sujet. Des bibliothèques ont recours aujourd'hui à la diversité des couleurs pour distinguer les genres : le jaune sera-t-il la marque des lettres et le violet, des sciences ? Dans les *Heures Joyeuses*, ces bibliothèques modernes pour enfants, à Neufchâtel comme à Versailles, des bandes bleues, vertes ou rouges, signalent aux petits les albums d'histoires vraies, les contes de fées, les aventures d'animaux...

Mon père, dit le petit André Gide de *Si le grain ne meurt*, — l'ordre des bibliothèques paternelles a toujours beaucoup intrigué les enfants — mon père accordait la place d'honneur dans sa bibliothèque aux livres grecs et latins plutôt qu'aux livres de droit... « Je pense qu'il fallait voir dans cette élection moins un effet de ses préférences, qu'une certaine appropriation des reliures et des formats. Un grand nombre de ces livres vêtus de vélin blanc tranchaient sans dureté sur le sombre et chatoyant émail de l'ensemble. La profondeur du meuble permettait un second rang légèrement surélevé ; et rien n'était exquis comme de voir, entre un Horace et un Thucydide, la collection des lyriques grecs, dans l'exquise petite édition de Lefèvre, abaisser leur maroquin bleu devant l'ivoire des Ovide de Burmann et devant un Tite-Live en sept volumes également habillés de vélin... »

La nuance des reliures ? Hélas ! on ne fait plus guère relier aujourd'hui, et les particuliers moins encore peut-être que les bibliothèques. C'est une désolation, ces rangées de livres brochés, qui se couchent les uns sur les autres. A rien ne sert d'imaginer de précieuses combinaisons de rayonnages en bois laqué ou bouleau de Finlande — *Elle*, dans son dernier fascicule de mars, nous en propose de fort tentantes —, si c'est après pour les bourrer d'imprimés avachis, de volumes débrosés, ou, par un souci d'esthétique bien anachronique, de nobles reliures du xviii^e siècle, dépareillées, achetées au mètre... Nous ne préparons plus à nos successeurs le beau spectacle, comme en offrent nos fonds anciens, d'un mur entier tapissé de veaux blonds ou fauves, de parchemins vieillis avec un air de peau humaine, de maroquins amarantes ou La Vallière, dont les fers dorés subtilement s'accordent aux feux du jour !

La grandeur des formats ? Nous devenons esclaves de ses exigences, et de plus en plus, en ce temps de raréfaction de l'espace, dans les magasins publics aussi bien que dans les collections privées. Loi esthétique d'abord que le respect des formats. Talleyrand, dit-on, ne tolérait sur ses rayons que d'uniformes octavos tous rangés en bataille comme des grenadiers prussiens. Mais la distinction par formats, l'impose surtout le peu de place dont nous disposons. C'est le manque de place souvent qui introduit le désordre. Force est de tirer le meilleur parti des quelques planches qu'on a devant soi. Hélas ! la terre est trop peuplée de livres, comme elle est déjà trop peuplée d'hommes...

La première démarche du classement ne serait-elle pas de détruire ? « Je me trouvois, dans mon rêve, à la Bibliothèque du Roi, écrit *En l'an 2440* le baroque fantaisiste du xviii^e siècle, le prérévolutionnaire Louis-Sébastien Mercier. Au lieu de ces quatre salles d'une longueur immense et qui enfermoient des milliers de volumes, je ne découvris qu'un petit cabinet où étoient plusieurs livres qui ne me parurent rien moins que volumineux. Surpris d'un si grand changement, je n'osois demander si un incendie fatal n'avoit pas dévoré cette riche collection ? Oui, me répondit-on, c'est un incendie, mais ce sont nos mains qui l'ont allumé volontairement. » Toute la suite serait à citer et à méditer, en un temps où le souci parfois extravagant d'exhaustivité nous dispense des choix les plus élémentaires. N'allons-nous pas nous ruiner pour étouffer à la fin dans un universel encombrement...

*
**

Les classements systématiques, où les ouvrages sont rangés par matières, veulent d'autant plus de place qu'ils sont davantage ramifiés : comme il faut, à la fin de chaque section, laisser libre une longueur de rayon pour les accroissements futurs, plus on augmente les subdivisions et plus on multiplie la place provisoirement perdue. La plupart de nos grandes bibliothèques ont adopté le remède brutal : plus question de sujet, on entasse les livres, selon chacun des 3 ou 4 formats établis, dans l'ordre où ils viennent. Classement par numéro d'entrée : les titres alors se succèdent, pour les yeux et pour l'esprit, dans une confusion sans nom, pittoresque ou ravissante : *Le Siècle des Scipions* et *l'Ere des Robots*, un *Traité des vertus* et *Mes Chasses sous-marines*, *Candide* et *Le génie de Paul Claudel*, *La Tasse de Saxe* et *Les soucoupes volantes*... Le redressement de ce désordre matériel des matières, on le confie à un bon fichier alphabétique par sujets, s'ajoutant aux catalogues par noms d'auteurs naturellement indispensables.

Un procédé moins simpliste combine la séparation par format et la répartition en quelques grandes classes, douze ou quinze par exemple, que l'on déterminera d'après la nature de ces fonds. Dans chaque classe et chaque format, va-t-on se contenter d'adopter, à l'instar de la trop fameuse bibliothèque de *La Nausée*, l'ordre alphabétique des auteurs, procédé d'instinct et le plus rapide, puisqu'il peut éviter l'inscription de cotes au dos des volumes (oh ! l'aspect désolant de ces livres immatriculés et étiquetés !), voire la tenue de fichiers, mais il ne faut pas reculer devant les remaniements incessants sur les rayons par suite des intercalations à venir...

Le manque de place, qui sévit partout, est la cause déjà que les livres ne se présentent plus à nous, de façon naturelle, par leurs plats ornés, tout prêts à s'ouvrir, sur les longs pupitres inclinés du moyen âge ou de la Renaissance. Peu après l'invention de l'imprimerie, force fut de les empiler — ils étaient devenus trop nombreux — c'est pourquoi les voilà serrés en file, et selon le mot de Paul Valéry, ils nous tournent désormais le dos !

Le manque de place ! Comme il y a loin des classements pratiqués dans

nos vieilles maisons, avec tout ce qu'ils comportent d'empirique et de disparate, mais de vénérable aussi, qui les apparente à des couches du passé superposées, aux lignes idéales des classifications élaborées dans le silence abstrait des cabinets savants... Classement, classification, toute une technique, plusieurs techniques même, s'ébauchent, avec leurs termes barbares : *classographe*, *classier*, *classologie*... Les relieurs, qui disent déjà *collationnure*, et certains *visiture*, nous doteront-ils un jour d'un *classure* ? Et pourquoi s'arrêter devant *classificature* ? A trop raisonner on déraisonne et ce n'est trop souvent que dans le bruit des mots qu'on innove. Nous autres, conservateurs, dont le métier est ambulatoire, nous promenons généralement un mètre à la main pour tâcher de gagner ici un décimètre, et là, dans cette hauteur de mur, de loger un rayon de plus...

Le manque de place ! Hélas ! le problème sera bientôt résolu. C'est l'épaisseur matérielle du livre qui constitue l'obstacle majeur à l'application des beaux plans que nos classificateurs modernes ont pu concevoir. Mais bientôt on ne verra plus de livres sur des rayons. Déjà nous disposons sur nos tables de travail d'une machine grossissante et de quelques tiroirs. Par le miracle des microfiches ou des microcartes, 60 à 80 pages d'impression condensées sur une mince pellicule ou un positif de 75 millimètres sur 125, le contenu de bibliothèques entières passera dans une rangée de casiers standard. Le même « micro-livre » figurera à loisir, à toutes les places requises pour lui dans les divers systèmes de classement ou de classification. Fichiers et rayons seront alors confondus. Les bibliothèques se réduiront à des catalogues. Penserons-nous encore à ces armoires moulurées d'or, à l'effluve d'un cuir de Russie, au toucher nacré du papier Japon ? Eprouverons-nous la nostalgie d'un temps où il était recommandé, si l'on déplaçait un volume, de le remplacer aussitôt par une planche indicatrice de même taille ?... Nos magasins ne seront même plus peuplés de *fantômes*...

PIERRE BREILLAT.
